

L'île élémentaire

par Virginie Luc

Dans la géographie intime de Mi-Hyun, l'Islande c'est d'abord « une fille aux yeux si bleus » à l'école de l'enfance. Puis, un point minuscule tracé au milieu d'un bleu atlantique glacé. « *Longtemps, c'est resté une terre imprenable, presque impensable* », dit-elle. Une île au large de l'imaginaire, une u-topie, un non-lieu.

C'est peut-être ce qui explique que ces images dévoilent un espace inhumain ou, plus certainement, un lieu avant le temps des hommes.

Un lieu où s'éprouve la solitude ascétique de la pierre, du froid, de la neige, du silence. Un lieu où l'espace absorbe le temps et le matérialise en des étendues austères et grandioses. Immensité du paysage minéral qui triomphe absolument, impose une durée inconcevable, incarne l'immortalité dans ses formes dures et muettes. La neige, comme l'oubli, finit de brouiller tout repère. Magie du blanc, de l'absence, du silence. Seuls les vents furieux se jouent du vide, sculptent le manque en des concrétions monstrueuses de glaces. Seules les incidences de la lumière – une lumière si précieuse en ce mois d'hiver qu'elle en devient douloureuse – se jouent de l'inanité des formes. Parfois un horizon rectiligne, comme un trait de feu, irise la frange du ciel...

En cette terre insensée, l'excès de l'ascèse déborde, dépasse, fascine. « *La beauté est menaçante. On n'est rien du tout* », dit Mi-Hyun. La confrontation à ce paysage démiurge et brutal impose de rester au plus près de soi.

Immobile et en mouvement. L'île, aux contours incertains, sans cesse s'évase sous la pression des mouvements tectoniques. Une vibration sismique, continue, à peine perceptible. Sauf quand la terre crache, exulte, exsude son souffle rauque, sourd, mortel. Ce sont les geysers qui percent la surface, laissent entendre la terre et les pulsations soufreuses de son cœur de feu.

Remontée vers l'origine. Solfatares et sources thermales. Le *blue lagoon*, une des encoches dans la pierre volcanique. Un rêve bleu, liquide, chaud, amniotique. Le corps nu dans l'eau de silice, en apesanteur. À cet instant, on renoue avec quelque chose de primitif. « *On est seul, même au milieu des autres* », dit Mi-Hyun. On accoste une zone de vie non entamée dans la vie, intacte, vierge. La raison vacille. L'être se dilue dans les éléments. Au plus loin de soi, la conscience s'étend aux dimensions du lieu sans limites.

« *Je n'ai pas voulu 'rendre beau', ni sublimer. Tout était là. Le paysage me demandait de le capturer. C'était une évidence* ».

Sans le chercher, Mi-Hyun n'a pourtant trouvé que ce qui existait déjà en elle. Des instants presque invisibles et pourtant emplis de certitudes admirables. Quelque chose comme une paix blanche.

Ce qui s'éprouve ici -comme hier quand Mi-Hyun nous emmenait dans la Montagne Sacrée de Huang Shan, dans ses Natures mortes aux bouquets de fleurs presque évanouies, ou dans le fond des bars la nuit -, c'est une esthétique de la rareté. Une esthétique de la solitude, tranchante et liquide, obscure et cristalline, atone et emplie des bruits du silence.

L'île de Mi-Hyun est une réalité en puissance. Elle est la possibilité d'une errance qui est aussi une attente. La possibilité d'une rencontre et d'une réconciliation, d'une présence *autre* au monde et à soi-même.

Mieux que d'autres, Mi-Hyun sait que l'éternité est parcellaire, éclatée, finie, qu'elle n'est que la pleine possession de soi-même en un seul et même instant. Elle sait aussi que, comme la neige, cette vérité ne peut s'énoncer sans s'évanouir. À peine, l'effleurer du regard. Le reste est dans la mémoire.